

Les 25^e rendez-vous du cinéma québécois

Luc Chaput, Claire Valade and Francine Laurendeau

Number 248, April–June 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47519ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Chaput, L., Valade, C. & Laurendeau, F. (2007). Les 25^e rendez-vous du cinéma québécois. *Séquences*, (248), 24–25.

LES 25^E RENDEZ-VOUS DU CINÉMA QUÉBÉCOIS

UN ANNIVERSAIRE RÉUSSI

Commencé en 1973 à l'initiative de Carl Mailhot, professeur au cégep de Saint-Laurent sous le nom de « Semaine du cinéma québécois », cette rencontre annuelle connut de nombreuses péripéties pour finalement sombrer en 1980. Sous la gouverne de Renée Roy, les Rendez-vous d'automne du cinéma québécois les remplacent en 1982 puis, déplacés en hiver à compter de 1985, prennent le nom toujours actuel. Louise Carré, Michel Coulombe et Ségolène Roederer en ont été les principaux responsables.

LUC CHAPUT

Il était souhaitable que l'organisation marque cet anniversaire par un coup d'éclat. Ce fut le cas, par la présentation d'une version complète du film mythique **Les Désœuvrés** de René Bail. Tourné en 1959, à la fin de l'époque duplessiste, la première version fut rarement présentée mais influença de nombreux cinéastes, tels Michel Brault, Jean-Pierre Lefebvre et Jean-Claude Labrecque qui avaient pu alors le voir. Les vicissitudes de la vie de Bail retardèrent la sortie de cette version complète car, en plus, on avait égaré pendant longtemps une partie de la bande-son originale. Le travail acharné du cinéaste, de Richard Brouillette et de leurs assistants a rendu ce film conforme au scénario original et permis de montrer qu'il était bien ancré dans la réalité de son temps et de son langage, mais qu'il était moderne par son travail à la caméra et au son. D'ailleurs, dans les longs métrages de fiction présentés en primeur, **Le Cèdre penché** de Rafaël Ouellet, par son thème de la vie à la campagne et par son traitement de la bande-son, semble en être un lointain descendant.



Dans les longs métrages documentaires, il faut signaler le film de Mary Ellen Davis, **Territoires**, portrait amical et complet du grand reporter-photographe canadien Larry Towell qui, au détour de ses pérégrinations, nous permet de découvrir des mennonites au Mexique qui sont citoyens canadiens et qui ne parlent ni français ni anglais. La beauté

plastique des photos de Towell renforce l'effet documentaire de ses prises de vue de la réalité en Palestine ou ailleurs. La caméra de la réalisatrice accompagne de manière discrète cet homme à la fois enraciné et fureteur.

À l'initiative de Marc Choko, du Centre de design de l'UQAM, une exposition intitulée « Les refusées, affiches du cinéma québécois » a été lancée pendant ces Rendez-vous et sera présentée jusqu'à la fin avril à la Cinémathèque québécoise. Elle permet de montrer les directions que peut prendre l'art de l'affichage en relation avec la publicité d'un film et signaler ainsi que certaines affiches peuvent être des œuvres d'art dignes de paraître dans des musées à côté de celles de Cassandre ou de Savignac. Comme par exemple la proposition d'Yvan Adam pour **Le Collectionneur** ou les deux de Martin Villeneuve pour **Les Invasions barbares**, la plupart des œuvres refusées étaient plus intéressantes et plus représentatives de l'esprit du film que celles acceptées qui étaient souvent basées sur l'identification des acteurs et vedettes du film, incitant ainsi le dit public à venir revoir celles-ci à l'écran.

En animation, à côté de films pour enfants et quelquefois enfantins que sont *Asthma Tech* de Jonathan Ng, *La Fille qui détestait les livres* de Jo Meuris, il y avait *Tzaritza* de Theodore Ushev, délicieux et joyeux collage à la manière des enluminures orientales, qui fait le lien entre la Russie de la *Baba* et le Montréal de la petite-fille. À l'opposé, le même Theodore Ushev, dans *L'Homme qui attendait*, reprend le thème de l'œuvre sur écran d'épingles d'Alexandre Alexéiev qui sert de générique au **Procès** de Welles pour un court dense et noir évidemment kafkaïen. Le travail sur les formes simples de Daniel Schorr pour *Dominos* devient une métaphore sur la différence, l'entraide et l'exclusion. *McLaren's Negatives* de Marie-Josée St-Pierre a remporté avec raison le Jutra de l'animation tant ce court en dit long et de manière brillante sur ce géant de l'animation qui jouait avec le son et les lignes pour créer des images immortelles.

Dans ce temps de crise de financement du cinéma et de désamour partiel du public pour son cinéma populaire, les Rendez-vous ont réussi à être encore plus le lieu où se montrent les cinéastes de demain et les nouvelles tendances tout en rendant hommage par des projections spéciales aux anciens. Les problèmes d'horaire et de retard ont été cette année mineurs dans ce contexte.



Terreur au 3918

COURTS ET MOYENS MÉTRAGES DE FICTION

Sur l'ensemble des œuvres de qualité et d'intérêt variables du cru 2006-2007 des Rendez-vous, le jury AOCC du court et moyen métrage de fiction, dont je faisais partie avec mes collègues Luc Chaput (*Séquences*) et Kevin Laforest (*VOIR*), a spontanément retenu dix finalistes — un nombre tenant d'ailleurs du hasard le plus total. Chacun de ces dix films nous a amusés, émus, troublés, étonnés et, surtout, nous est apparu suffisamment maîtrisé pour laisser entrevoir une belle promesse d'avenir.

Tous plus différents les uns des autres, nos finalistes reflétaient la grande diversité de la programmation, qui comprenait des drames (humaniste et doux-amer dans l'émouvant *L'Autocar* de Guillaume Lonergan, sobre et pudique dans le dépouillé *Les Jours* de Maxime Giroux, ou féminin et délicat dans le romantique *L'Heure du thé* de Lisa Sfriso); de faux documentaires (satirique et écologique avec le décapant *L'Homme est son projet* de Bruno Boulianne); un film drôle mais implacable, le troublant *Screen Test: Karen Elkin* de Mathieu Grondin (mention spéciale du jury); des comédies à message (l'une, juste et subtile, le surprenant *West Coast Québec* de Ky Nam Le Duc, l'autre, précise et mordante, le percutant *Sur la ligne* de Frédéric Desager); et des comédies fantaisistes (touchante et habile dans le cas du ludique *Neuf* de Martin Talbot, ou parodique et inventive dans celui de notre hilarant grand gagnant, *Terreur au 3918* de Mathieu Fontaine, qui marque aussi de façon stellaire et brillamment réussie la présence croissante du cinéma de genre *made in Québec*). Enfin, s'il oscillait entre la fiction et l'art et l'expérimentation, notre dixième choix, le sublime *L'Éducation nautique* de Christian Laurence, était surtout un véritable bijou de poésie, de finesse, de simplicité et d'émotion, et a raté de peu notre palmarès.

J'aimerais conclure en notant avec plaisir la présence dans la programmation de neuf directrices photo, une nouvelle tendance réjouissante au sein de cette chasse-gardée des hommes depuis toujours, et en soulignant l'excellent travail de l'Homme du court métrage québécois 2006-2007, Martin Dubreuil, au générique de six films. Pour un seul comédien, c'est quand même un exploit!

CLAIRE VALADE



PORTRAIT DE DAME PAR UN GROUPE

Milenka Niederlova est danseuse à Prague, en plein régime communiste. Son père, diplomate, réussit à l'emmener avec lui en Belgique et lui dit alors : « Je ne te ramène pas en Tchécoslovaquie. Ne reviens jamais. » Milenka est donc soudainement libre, mais elle ne reverra jamais plus les siens. En peu de temps, elle devient première danseuse au Théâtre de la Monnaie, à Bruxelles. En 1950, la profession d'un mari la fait s'installer à Montréal où elle joindra la troupe de Ludmilla Chiriaeff. Elle sera plus tard directrice de l'Atelier de ballet du Saguenay, qui deviendra la quatrième école de danse en importance du Canada. Autres écoles, autres studios, une vie bien remplie. Mais un secret, une tristesse cachée l'environneront jusqu'à sa mort, en 1992.

Pour évoquer Milenka, le réalisateur Bachir Bensaddek a eu recours à d'éloquents extraits d'archives et aux témoignages de ses collègues et, surtout, de ses élèves. Une danseuse raconte qu'elle possédait une autorité naturelle et un grand professionnalisme, qu'elle était très expressive et qu'elle savait des tas de choses qu'elles n'avaient pas étudiées, comme des portés sensationnels (l'école russe). Elle s'intéressait à ses élèves. Elle était sévère. « Nous ne pouvions rien mettre dans la pointe de nos chaussons, alors on saignait des pieds et, du coup, on se sentait devenir de vraies danseuses. »

Milenka aurait même dit à l'une d'elles, à la sortie d'une répétition difficile : « Je me fous que tu meures, mais danse ! » Elle leur inventait des spectacles sophistiqués, des chorégraphies complexes. Ses élèves l'admiraient et l'adoraient. C'était la star. Elle venait de la Planète Ballet.

Et peu à peu se configure devant nous le surprenant portrait d'un être d'exception auréolé de mystère. Un film émouvant et passionnant qui méritait largement le prix du jury de l'AOCC aux derniers Rendez-vous du cinéma québécois.

FRANCINE LAURENDEAU

■ Canada [Québec] 2006, 54 minutes. — Réal. : Bachir Bensaddek — Scén. : Bachir Bensaddek — Dist. : Delphis Films.